







AUX GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS EN TOUS GENRES

11, rue Léopold Robert 11.

# A LA CONFIANCE

11, rue Léopold Robert 11.

Locle Chaux-de-Fonds Bienne

8874-173

## ARTICLES de BLANC, TROUSSEAUX et LAYETTES

Toile de coton blanche, depuis 20 centimes le mètre. **Nappage rouge**, 130 centimètres, le mètre. Fr. 1 10 **Essuie-mains**, depuis 25 centimes le mètre.

Toile de coton, forte qualité, pour chemises, le mètre Fr. 0 65 **Nappage blanc** fil, 130 centimètres, le mètre. Fr. 1 50 **Essuie-service**, à carreaux rouges, en fil, le mètre. Fr. 0 75

Toile fil, pour draps de lit, 180 centimètres, le mètre. Fr. 1 75 **Nappage blanc** fil et coton, 150 centimètres. Fr. 2 — **Serviettes**, encadrées fil et coton, la douzaine. Fr. 5 25

Grand assortiment d'Articles pour LAYETTES complètes

### Concours.

Le Comité des Prix du Tir Cantonal Neuchâtelois de 1892, ouvre un concours pour la fourniture des **montres de tir**, savoir:

30 montres argent 900/m, 19 lig., Rem. à verre, mouvements très soignés, avec bulletin de 15 jours de l'Observatoire de Neuchâtel. Cette montre sera du prix de 80 à 82 fr., sans décor de fond.

72 dites, même grandeur, même titre, mais boîte plus faible et mouvement plus ordinaire, avec bulletin de marche de l'Ecole d'horlogerie du Locle. Prix de cette montre, 35 à 37 fr., sans décor de fond.

Les offres, avec échantillons de boîtes et de mouvements, doivent être adressés sous lettres et chiffres, jusqu'à fin février, à M. Bernard Jacot-Matthey, rue du Marais 266, Locle. 1066-1

**Conservation des dents**  
Santé et Beauté sont assurées par l'emploi de la **PÂTE DENTIFRICE ANGLAISE à la Glycérine** du Dr L. CAMPBELL, de Londres. En vente à la Chaux-de-Fonds, chez MM. B. Weill, S. Weill, Mme Lesqueux, coiffeurs. 1066-1

**Finissage et Oxydage de boîtes acier**  
Travail soigné. Prompte livraison.  
Dorure, Argenture et Nickelage de boîtes et cuvettes métal.

**G. SPILLMANN**  
Saint-Imier. 11793-37

**Cave**  
A louer pour Saint-Georges 1892 une belle cave cimentée et pourvue d'eau, située rue du Parc 2. — Prière de s'adresser au bureau J. Calame-Robert, rue du Parc 4. 972-1

**LIQUIDATION**  
pour fin de bail, de tous les articles en magasin et consistant en Laines et Cotons, Gilets de chasse, Chemises, Camisoles, Caleçon, Jupons, Jerseys, Echarpes, Châles de laine, Châles russes, un grand choix de Corsets et Tailles de flanelle coton, Flanelle coton à la pièce, ainsi que beaucoup d'autres articles dont le détail est supprimé, le tout cédé au prix de facture, chez Mme Muller-Schwendmann, rue du Puits 5. 408-2

**A louer**  
aux Geneveys-sur-Coffrane, près de la gare, deux appartements boisés, exposés au soleil, remis à neuf, de chacun 5 pièces avec grandes dépendances et buanderie. — S'adresser à M. Jean Naturel, aux Geneveys-sur-Coffrane. n-863-c 777-7

**Agence STELLA**  
Fritz Robert-Ducommun  
Promenade 4 — la Chaux-de-Fonds

**A VENDRE**  
de gré à gré un **DOMAINE** de la contenance de 9 hectares, 49 ares, 13 centiares, qui comporte la garde de 5 à 6 vaches. Maison de ferme en bon état et maison de maîtres remise à neuf, contenant deux logements de 3 et 4 chambres, atelier au pignon et dépendances. Exposition agréable. Ce domaine est situé aux environs de la Chaux-de-Fonds, à proximité de plusieurs routes et d'une gare du chemin de fer régional Saignesgler-Chaux-de-Fonds. 1404 8  
Pour renseignements, s'adresser à la dite agence par lettre, ou de 8 heures du matin à midi.

A l'occasion du  
**GRAND BAL MASQUÉ**  
M. Tellier tient à la disposition des personnes qui en désireraient des costumes de bal, très riches et très frais. Il se charge aussi des fournitures diverses.  
S'adresser au Café du Casino. 1552-3

**A LOUER**  
de suite, dans le quartier de l'Ouest, des grands et des petits locaux pour l'industrie, avec la force motrice par la vapeur si on le désire, un sous-sol et une grande cour.  
S'adresser chez M. Guyot, géant, rue du Parc 74. 1448-2

### Indispensable pour les familles!

### Voulez vous la Santé?? LIQUEUR STOMACHIQUE RECONSTITUANTE



Bellinzone Félix Bisleri Bellinzone

Se boit mélangée à l'eau, à l'eau de soude ou à l'eau de Seltz.

Lugano, le 17 Janvier 1892.

Monsieur FÉLIX BISLERI, BELLINZONA.

Très honoré Monsieur!

J'ai l'honneur de vous remercier des envois que vous avez bien voulu me faire de votre **Fer-Quina-Bisleri**.

L'expérience que j'en ai faite, pour ma famille et pour le traitement de malades indigents, me permet de vous certifier que je l'ai reconnu un excellent **Tonique reconstituant** soit à l'usage des enfants, soit à celui des adultes.

Le **Fer-Quina**, par son goût agréable et sa digestion facile, le placent en premier rang parmi les produits similaires. Agréer les sentiments de ma plus parfaite considération.  
**Docteur ZBINDEN.**

**A prendre de préférence avant les repas, à l'heure du vermouth.**  
Se vend chez les principaux pharmaciens, droguistes, cafetiers et liquoristes. 13195-82

**ANCIENNE DISTILLERIE ELISE GILLIARD & Cie, FLEURIER.**  
MM. Burri & Vaucher, employés pendant de nombreuses années dans la maison prénommée, dont ils connaissent à fond les procédés de fabrication, sont à même d'offrir des produits de premier choix. Absinthe extra, Vermouth, Liqueurs fines, Sirops, etc. En vente dans les principaux cafés et épiceries. La qualité supérieure de nos marchandises, ainsi que les soins apportés dans la fabrication, nous sont un sûr garant de satisfaire la clientèle.  
**BURRI & VAUCHER.**  
Agent général pour le canton de Neuchâtel, M. Albert Montandon, voyageur de la maison Dessalle, rue du Progrès 30. Chaux-de-Fonds. En vente dans les magasins suivants: MM. Zélim Béguin, Jules Froidevaux, Aloïse Guinand, Ch.-F. Redard, Perret Savoie, etc. Se recommande. 11210-3

ÉTUDE D'AVOCAT  
**ÉDOUARD WELTI**  
LICENCIÉ EN DROIT  
Provisoirement Rue du Puits 21  
CORRESPONDANCE EN LANGUE ALLEMANDE  
1300 4

**BRASSERIE DUBOIS, ST-IMIER**  
Lundi 1<sup>er</sup> Février 1892, inauguration du nouveau local situé  
**GRAND'RUE 12.**  
**Bière Choquard, de Porrentruy**  
Restauration à toute heure.  
SALLE DE SOCIÉTÉS  
Par un service prompt et soigné, un local complètement neuf et des consommations de premier choix, se recommande à ses nombreux amis et connaissances. 1061-1 EMILE DUBOIS.

**AVIS**  
J'ai l'avantage de porter à la connaissance de ma nombreuse clientèle et des personnes que cela pourrait intéresser que j'ai confié la représentation de ma maison à M. F. FAUQUEZ, ex-Marchand-Tailleur, à Chaux-de-Fonds, actuellement RUE DE LA SERRE 49.  
La coupe élégante et la prompte exécution ont fait de ma maison la chemiserie des plus préférées de la Suisse.  
Sur toute demande, M. Fauquez se rendra auprès de MM. les clients pour la prise des mesures et l'essayage.  
**H. BURNET, chemisier, Grand Quai 10, GENÈVE**  
Dépôt spécial des **Flanelles irrétrécissables, Chemises de luxe et de cérémonie, Bonneterie, Cravates, Four-lards** haute nouveauté. 406-14

**L'UNION DES FEMMES POUR LE BIEN**  
Deuxième brochure de T. COMBE  
**Une table et une lampe**  
10 centimes  
Il reste encore quelques exemplaires de Ce que fit un géranium.  
Librairie A. COURVOISIER, place du Marché.

**SUCRE DE MALT**  
**DR. WANDER**  
NOMBREUX DIPLOMES ET MÉDAILLES  
Chaque pastille, dans la forme ci-dessus, doit porter le nom du Fabricant

**Ebauches.** A vendre des ébauches pour secrets américains de 12 à 24 lignes, à 5 fr la grosse.  
A la même adresse, deux bons et habiles **limeurs** trouveraient un travail assuré. — S'adresser chez MM. Caldeleri et Juillerat, rue du Grenier 1. 1398-1

**A louer**  
pour St Georges prochains, à proximité de la place de l'Ouest, un **magasin** bien exposé avec appartement, se composant de 2 chambres, alcôve, cuisine et dépendances. Corridor fermé. — S'adresser, dès 2 heures après midi, rue du Temple Allemand 59, au 2<sup>me</sup> étage 136-16

**MATTHEY-DORÉT FILS**  
L'USINE DE SAUBIENS  
Achetez toujours avec confiance les COMBUSTIBLES ÉCONOMIQUES DES ENFERS  
Bureaux de commandes pour la Chaux-de-Fonds:  
Grand Kiosque littéraire;  
Bazar de l'Abeille;  
Arthur Paux, magasin de cigares, rue du Versoix;  
Kiosque à journaux, place de l'Hôtel-de-Ville.

**UN BON MÉCANICIEN**  
connaissant parfaitement bien l'outillage des **PENDANTS et ANNEAUX OR**, capable d'installer et diriger une fabrication de ces articles, trouverait place sérieuse et lucrative en indiquant âge et place occupées, par lettres, sous initiales A. B. Z. 115, Poste restante, la Chaux-de-Fonds. 1448-2

### DEMANDE D'EMPRUNT

Pour le 23 avril ou pour le 1<sup>er</sup> mai prochain, on demande à emprunter, contre garanties hypothécaires en premier rang sur des immeubles sis à la Chaux-de-Fonds, 1433-1  
**42,000 et 2500 fr.**  
Adresser offres et conditions au bureau de M. H. Lehmann, avocat et notaire, rue Léopold Robert 24.

**Enfoncé les Gérandel!**  
depuis que les  
**Pastilles Mousse d'Islande**  
ont paru  
- Confiserie Deladocay -  
2, Rue de la Balance 2

**Représentant.** Une maison d'huiles comestibles en gros cherche un représentant sérieux pour le canton de Neuchâtel. — Adresser les offres Case Gare 2080, Genève. 1482 2

GROS DETAIL  
**GUSTAVE HOCH**  
MARCHAND GRAINIER  
11, rue Neuve, la Chaux-de-Fonds

**COMMERCE DE GRAINES**  
potagères, fourragères et de fleurs.  
Oignons et Griffes à fleurs, etc., etc.  
On trouvera chez moi toujours des **Semences** de tout premier choix, des variétés les plus méritantes, à **prix modiques.** 1479-49  
Maison la mieux assortie.  
Envoi des Catalogues sur demande

**Représentation d'horlogerie**  
Monsieur habitant Paris demande représentation d'une bonne maison de la localité pour Paris et l'Amérique du Sud. — Adresser les offres, sous initiales J. S. 1403, au bureau de l'IMPARTIAL. 1403-1

**Repasseuse en linge.** Une repasseuse en linge offre ses services aux dames de la localité. Ouvrage prompt et soigné. — S'adresser rue de la Demoiselle 86. 1402-1

**LEÇONS DE LATIN**  
On offre à donner des leçons de latin, ainsi que de français (notamment composition et littérature). 1480 2\*  
S'adresser au bureau de l'IMPARTIAL.

**Au magasin Demoiselle 86**  
nouvel arrivage de  
**Saucisses, Lard, Choucroute de Strasbourg**, de premier choix. Prix modique. 1401 1  
Se recommande, L.-H. DUCOMMUN.

**On désire placer:**  
Un jeune homme de 15 ans, fort et en bonne santé, habitant la Suisse allemande, pour lui apprendre l'état de **menuisier**.  
Une jeune fille de 13 à 14 ans pour apprendre le français en échange d'un garçon qui aurait de son côté la facilité d'apprendre l'allemand. Vie de famille.  
Une famille de la Suisse allemande cherche dans la Suisse française une pension pour une jeune fille de 15 ans, dans une honorable famille où elle aurait l'occasion d'apprendre le français et les travaux domestiques.  
S'adresser à M. A. RAISS, curé, rue de la Chapelle 5. 1513 2

On demande de suite un ouvrier pour faire les  
**pendants ronds**  
argent et galvanés. — S'adresser à l'agence Haassenstein & Vogler, à la Chaux-de-Fonds. 1520 1

**Bureau PAUX & MATILE**  
6, rue du Grenier 6.

**Rue des Terreaux 6.** A louer pour le 23 avril 1892 un petit **appartement** de deux chambres, cuisine avec eau. Dépendances. 1361-1

**Foin.** A vendre quelques milles de dans les meilleures conditions, provenant de Saplatures. — S'adresser à M. Abram Girard, boucher, rue de la Paix 61. 1899-1

Quand nous parvinmes à la plaine supérieure, nous la parcourâmes l'espace d'environ six à sept milles ; mais nous n'aperçûmes point de buffles, ni d'autre gibier ; ce que nous vîmes suffisait pour nous donner la peur. Pendant que nous nous reposions auprès d'un bouquet de bois, nous aperçûmes une bande d'hommes à cheval. Ils paraissaient s'avancer droit vers le bois où nous étions, mais en ce moment ils prirent un peu de côté et passèrent près de nous, pas très près, mais assez pour que nous pussions voir que c'était des Indiens. Nous pouvions voir clairement leurs plumes et leurs visages peints aux rayons du soleil. Comme nous ne désirions pas les voir de plus près, nous nous tinmes cachés, jusqu'à ce qu'ils eussent passé.

Quand ils furent bien hors de vue, nous revînmes à la maison, ayant soin de regarder autour de nous, de peur de nous trouver sur leur chemin.

En revenant sur nos pas le long de la plaine supérieure, nous ne les revîmes plus. Mais lorsque nous fûmes redescendus près de la rivière, à l'endroit du gué où la berge descend en pente jusqu'au bord de l'eau, nous vîmes dans la boue les traces récentes d'au moins vingt chevaux. Il faisait clair de lune, cependant nous pouvions les voir, nous pouvions voir aussi que les chevaux n'étaient pas ferrés, et qu'ils n'étaient autres que ceux que les Indiens montaient. Pour sûr, c'était la même bande que ceux qui avaient passé près de nous dans la plaine supérieure.

Arrivés de ce côté du courant, nous avons encore cherché les traces. Elles y étaient pour sûr, sortant du lit de la rivière jusque sur la berge. Puis elles ont tourné dans cette direction, et nous les avons suivies tout le long de la rivière, jusqu'à ce que nous ne pûmes plus les distinguer, car alors la lune s'est cachée derrière un nuage. Nous les avons perdues à un mille environ au-dessus de la mission. Où les sauvages sont allés ensuite, où ils sont dans ce moment, il m'est impossible de le dire. Je ne puis que répéter ce que j'ai déjà dit : les Indiens sont dans les environs.

Cette nouvelle produisit un effet foudroyant sur l'esprit des planteurs rassemblés. Tout à coup ils craignirent qu'un danger ne les menaçât, d'autant plus que c'était la première alarme de ce genre qu'ils avaient.

Pendant qu'ils traversaient le Texas oriental, où les établissements sont nombreux, on n'avait pas même parlé d'Indiens. On n'avait pas la chance d'en voir là. Ce n'était qu'après s'être rapprochés du Colorado, qu'ils auraient pu en rencontrer, quoiqu'il ne s'en suivit pas que cette rencontre fût hostile ; au contraire, elle devait être amicale, puisqu'un traité de paix existait depuis quelque temps entre les Comanches et les Texains.

Malgré cela, le colonel Armstrong, qui était un ancien antagoniste des Indiens, et qui connaissait bien le caractère des Peaux-Rouges, lorsqu'ils étaient en paix aussi bien qu'en guerre, ne s'était pas entièrement reposé sur leurs promesses pacifiques. Il savait que de pareils contrats ne lient les sauvages qu'autant qu'ils les trouvent commodes, et qu'ils les rompent dès qu'ils les trouvent gênants. De plus la rumeur était parvenue aux émigrants que, quoique la grande nation Comanche elle-même maintint le traité, plusieurs petites bandes de tribus indépendantes — Lipans et Seminoles, — étaient accoutumées à faire des incursions intermittentes sur les établis-

sements de la frontière, pour voler des chevaux ou autres objets qui se trouvaient sur leur chemin.

C'est pour cela que, lorsqu'il fut entré sur le territoire où il était possible de rencontrer ces maraudeurs, le vieux militaire avait conduit son convoi comme s'il eut traversé un pays ennemi. Les voitures avaient été mises en état de défense et les sentinelles gardaient le camp et le piquet pendant la nuit.

Ce règlement avait été observé jusqu'au moment de leur arrivée à leur destination.

Puis, comme tout le monde était déjà établi dans sa demeure respective, et que jusqu'ici on n'avait pas entendu parler des Indiens dans le pays, la discipline s'était relâchée — en un mot on l'avait presque totalement abandonnée.

Les colons comptaient en tout plus de cinquante hommes, avec la proportion ordinaire de femmes et d'enfants — pour ne rien dire des deux ou trois cents esclaves nègres. — Ils se croyaient donc assez forts pour repousser un assaut ordinaire de sauvages. Ils se sentaient chez eux, et dans leur confiance ils avaient cessé de craindre d'être attaqués soit par les Peaux-Rouges ou d'autres ennemis.

C'est pour cela que les mouvements en apparence étranges du serviteur demi-sang de Louis Dupré n'avaient fait qu'une impression passagère sur les convives du colonel Armstrong. Il est vrai que la conduite de cet homme était mystérieuse et demandait une explication que personne de la compagnie n'avait pu donner alors.

Maintenant, après la communication du chasseur, elle présentait un aspect plus sérieux, et était plus compréhensible. Tous ceux qui se trouvaient dans la chambre conclurent immédiatement que le demi-sang était dans l'intérieur de la maison en correspondance secrète avec les pur-sang Indiens du dehors ; et qu'ils avaient mis sur pied quelque projet, soit pour les dérober secrètement ou les piller ouvertement. C'était une question qu'ils ne pouvaient déterminer.

Cette pensée suffisait pour exciter, sinon pour alarmer extrêmement les hôtes du colonel Armstrong. Ils s'étaient tous levés, et étaient prêts à agir.

Le vieux militaire fut le premier à diriger le mouvement, en disant :

— Amenez-nous votre demi-sang, Dupré. Voyons comment il se défendra.

— Dites à Fernand de venir ici, dit le jeune planteur à un des nègres qui avait servi à table. Dites-lui de venir tout de suite !

Le nègre sortit pour exécuter cet ordre et fut absent quelques minutes.

Pendant son absence ils continuèrent à parler de ces circonstances, questionnant le chasseur Hawkin, et apprenant de lui d'autres détails sur ce que lui et son compagnon avaient vu, et sur ce qu'ils croyaient et conjecturaient.

Tout ce qui pouvait éclaircir ce sujet ne faisait que les exciter davantage et augmenter leurs appréhensions.

Elles furent à leur comble lorsque le nègre rentra dans la salle à manger et leur annonça qu'on ne pouvait trouver Fernand nulle part.

(A suivre.)

# LA LECTURE DES FAMILLES

## FEUILLETON

— DE —

### L'IMPARTIAL

JOURNAL QUOTIDIEN ET FEUILLE D'ANNONCES, PARAISSANT A LA CHAUX-DE-FONDS

Prix d'abonnement: Un an, fr. 10; six mois, fr. 5<sup>50</sup>; trois mois, fr. 3.

## LE COUP MORTEL

HISTOIRE DES PRAIRIES DU TEXAS

PAR

**MAYNE REID**

Quand Jessie revint sur ses pas, elle se trouva face à face avec sa sœur, et remarqua alors l'expression d'angoisse qui était sur son visage. Craignant tout à coup que ce qu'elle venait de dire n'en fût la cause, elle allait lui adresser des paroles de consolation, lorsqu'un geste d'Hélène l'arrêta. Deux arbres ombrageaient l'allée où elles se trouvaient maintenant; leurs branches formaient une arcade au-dessus de leurs têtes; c'étaient des arbres emblématiques, l'un était le symbole de l'heure la plus heureuse de la vie, l'autre celui de la plus triste. C'était un oranger et un cyprès. Le premier était couvert de fleurs, il l'est presque toujours; le second avait des feuilles mais point de fleurs.

Hélène Armstrong qui se trouvait entre les deux arbres, étendit un bras vers chacun d'eux et cueillit sur l'un un petit rameau, sur l'autre une fleur qu'elle prit entre ses doigts blancs comme de la neige et un peu amaigris, et la plaça adroitement dans les cheveux dorés de Jessie, en même temps elle plaça le rameau sur une de ses nattes aussi noires que l'aile du corbeau.

— Cette fleur d'oranger est pour toi, ma sœur; pour moi, le cyprès; nous sommes convenablement parées, toi pour ta noce, moi pour la tombe.

LII

Un intrus.

Ces tristes paroles semblaient être prophétiques. Les joues pâles, le front sombre d'Hélène, vus distinctement à la pâle clarté de la lune, frappèrent le cœur de Jessie comme une flèche empoisonnée. Sa joie disparut en un instant.

Elle se jeta sur le sein de sa sœur, passa ses bras autour de son cou et laissa couler des larmes abondantes sur les épaules blanches d'Hélène.

Ce n'était pas la première fois que la plus jeune fille du colonel Armstrong essayait de consoler l'ainée. Il n'y avait presque pas de jours depuis ce soir affreux de la défection et de la trahison supposée de Charles Clancy où elle n'eût l'occasion de lui témoigner sa sympathie, et en ce moment plus que jamais Hélène, conservant la même attitude qu'elle avait prise, tenant d'une main le symbole d'une vie heureuse et facile, de l'autre celui de la tristesse et de la mort, semblait être la personnification du désespoir. Le caractère de ses traits, les contours magnifiques de ses formes auraient pu la faire prendre pour la déesse de la désolation. Les anciens peintres et sculpteurs grecs auraient donné beaucoup pour posséder un tel modèle.

Pendant un moment les deux sœurs se tinrent embrassées. Leurs joues se touchaient et leurs larmes se mêlaient. Les sanglots de Jessie étaient plus hauts que les soupirs qu'elle s'était efforcée de changer en sourires; son chagrin surpassait celui qu'elle essayait de calmer.

Hélène, voyant cela, surmonta sa propre douleur, et comme elle l'avait fait souvent, prit à son tour le rôle de consolatrice. Combien de fois il arrive que la joie et la douleur tiennent en équilibre le fléau des balances!

Les deux aimables jeunes filles avaient presque réussi à calmer leur mutuel chagrin, lorsqu'en ce moment un troisième personnage parut sur la scène, et leur fit cesser leurs caresses et étouffer leur émotion, en faisant prendre un nouveau cours à leurs pensées.

Cet homme semblait ignorer l'influence qu'il avait eue. Il sortait de la maison par la porte de derrière et descendait l'allée principale du jardin.

Peut-être eut-il mieux valu pour lui de savoir qu'on le voyait, car alors il aurait été arrêté dans ses desseins diaboliques, et enfin empêché de les exécuter.

On le vit sortir de derrière la maison, et descendre la grande allée centrale du jardin, en marchant à l'ombre des arbres. Il ne s'avancait pas comme quelqu'un qui ne craint pas d'être vu; il rampait et avait les allures d'un chat, regardant à chaque instant par dessus son épaule, comme s'il craignait d'être suivi.

Ce fut ceci qui l'empêcha de voir qu'il était observé. Les deux jeunes filles étaient encore près l'une de l'autre, dans une allée latérale et dans l'ombre. En attendant les pas d'un homme, elles allaient se séparer.

Jessie, toute joyeuse, s'imagina que c'était Louis Dupré qui venait les rejoindre; mais elle fut bientôt détrompée; car ce pas était trop léger pour être celui de quelqu'un qui avait des intentions honnêtes, et trop traînant pour être celui du jeune planteur.

Quant à Hélène, aucun pas ne pouvait plus lui causer de la joie, pas même celui du jeune médecin Wharton, dont les tendres assiduités lui étaient pénibles. Elle n'entendrait plus jamais le pas ferme qui autrefois faisait battre son cœur plus vite.

Si la plus jeune sœur fut désappointée, l'ainée fut bien aise de voir que celui qui s'avancait n'était ni Louis Dupré, ni Wharton, mais seulement le serviteur du premier.

Elles furent d'abord irritées d'être dérangées de leurs saints épanchements, par un homme que toutes les deux détestaient instinctivement.

Cependant, il était possible qu'il les cherchât pour leur apporter un message de la maison, et alors il serait bien excusable. Elles l'attendirent en silence.

Quand il fut presque vis-à-vis d'elles, elles le virent s'avancer avec beaucoup de précaution, et ses mouvements trahissaient la crainte.

— C'est étrange ! murmura Jessie à l'oreille de sa sœur ; mais celle-ci mit un doigt sur ses lèvres pour lui recommander le silence.

Elles restèrent immobiles et ne parlèrent plus qu'il ne les eût dépassées ; alors, il disparut tout à coup à leurs yeux.

Elles le virent grimper sur le mur en ruine et se tenir accroupi un moment dans la brèche, pour donner un coup d'œil à l'allée par où il était venu. Alors, évidemment satisfait de n'avoir été ni suivi, ni aperçu, il se laissa glisser de l'autre côté, et disparut à la vue des deux sœurs étonnées. L'une d'elles tremblait très fort.

### LIII

#### En attendant le mot d'ordre

Pendant que le colonel Armstrong et ses convives mangeaient, buvaient et s'égayaient dans le réfectoire de l'ancienne mission, une bande d'hommes, trois fois plus nombreux qu'eux, étaient arrêtés à moins d'un demi mille de là, dans une clairière. L'endroit qu'ils avaient choisi pour leur halte était une place circulaire, dont une moitié était environnée par des rochers qui lui faisaient face.

Ces hommes étaient, pour la plupart, groupés au centre ; les autres allaient et venaient. Leurs chevaux (car ils étaient tous montés), étaient encore sellés et attachés par la bride à des arbres, ce qui indiquait que leurs cavaliers n'avaient pas l'intention de camper où ils se trouvaient, quoiqu'il fût nuit et que l'heure fût déjà assez avancée. Ils paraissaient impatients de quitter ces lieux, et n'attendaient qu'un mot de leur chef, qui était au milieu du groupe central et le dépassait de toute la tête. Lui aussi semblait attendre quelqu'un ; un espion, peut-être, qu'il avait envoyé pour reconnaître les lieux.

De temps en temps le chef colossal et les autres hommes dirigeaient leurs regards du côté du bois, comme s'ils s'attendaient à en voir sortir quelqu'un.

Ils avaient fait un long trajet, presque une journée de chemin, avant d'arriver là. Ils étaient partis au point du jour, de Bradys' Creek, un des petits affluents du Colorado, où ils avaient campé. C'était là qu'ils s'étaient retirés, il y avait quelques jours, après avoir suivi les colons et après avoir été témoins de leur heureuse arrivée dans l'ancienne mission, et c'étaient les mêmes pirates

des prairies qui bivouaquaient maintenant à un demi-mille de ses murs.

Ils s'étaient hâtés de traverser la vaste étendue de la plaine élevée qui s'étend entre les deux principaux cours d'eau, qui, à cet endroit, sont séparés par une largeur de vingt milles. De là, ils étaient descendus dans la plaine du San-Saba, par une percée dans l'escarpement des collines ; ils avaient traversé la vallée, et passé la rivière au même endroit que le colonel Armstrong et tous ses wagons. C'étaient aussi là que l'impatient Charles Clancy, et ses quatre compagnons de voyage étaient arrivés environ une heure après eux, et où ils résolurent de demeurer jusqu'au lendemain matin.

Il était près de minuit, et tandis que Charles Clancy, Woodley, Heywood, Harkness, Jupiter et le chien étaient tous étendus sous le dais d'un grand arbre, ces pirates des prairies étaient debout. à dix milles d'eux, dans une clairière de la forêt ; leurs visages peints et leurs têtes emplumées étaient éclairés par la pleine lune. Quoiqu'ils se reposassent, quelqu'un qui les aurait vus en ce moment, n'aurait pu s'empêcher de leur supposer de sinistres projets. Et quelqu'un qui se serait trouvé assez près d'eux pour entendre les paroles qu'ils se disaient à voix basse, aurait prévu que la joie du colonel Armstrong et de ses convives courait le risque d'être rudement interrompue, surtout à la vue d'un homme qui arriva bientôt après au milieu d'eux, de la direction de la Mission. Il s'approchait en rampant sous l'ombre des arbres. Lorsqu'il fut dans la clairière, on put reconnaître, aux rayons de la lune qui l'éclairait, Fernand, le serviteur suspect de Louis Dupré.

Moins de dix minutes après avoir passé par la brèche du mur, le sang mêlé paraissait au milieu des Indiens pur sang.

Ils se groupèrent tous avec empressement autour de lui comme pour apprendre des nouvelles qui les intéressaient.

Il les communiqua au chef à voix basse. Quelle que fût la nature de ces nouvelles, elles le décidèrent à donner l'ordre de partir immédiatement.

En moins de dix minutes, ils étaient tous à cheval et se dirigeaient du côté de la mission. Fernand seul était à pied, à la tête de la cavalcade, et évidemment lui servait de guide.

Quelqu'un qui aurait été témoin de la marche de cette cohorte emplumée, qui aurait vu leurs visages sauvages et cruels, fantastiques sous leur horrible peinture, quelqu'un enfin qui aurait su où ils allaient et avec quelles intentions, aurait adressé au ciel une fervente prière pour le colonel Armstrong et ses associés.

De plus, s'il eût connu plus intimement la bande qui composait ces pirates, il aurait ajouté cette réflexion à sa prière :

— Que le ciel vienne en aide aux filles du colonel Armstrong ! Si Dieu ne les garde pas, un sort terrible, une destinée pire que la mort les attend !

### LIV

#### Une nouvelle terrible.

Pendant que la bande de démons s'approchait de la Mission, le colonel Armstrong et ses amis étaient encore à table ; ils buvaient du vin, fumaient des cigares et causaient. Le colonel, lui, dont les ancêtres étaient Ecossais,

aimait le whiskey-punch ; il avait déjà vidé deux verres de cette boisson, le troisième était devant lui, à moitié plein. Il s'applaudissait d'avoir quitté le Mississipi. Jusque-là les choses étaient bien allées, et l'avenir leur promettait une vie heureuse. Son projet de colonisation, conjointement avec le jeune planteur créole, semblait de toute manière leur assurer le succès. L'étoile des Armstrong qui avait pâli ces dernières années, recommençait à briller. Qui sait si elle ne monterait pas plus haut et ne brillerait pas avec plus d'éclat que jamais ?

Un seul nuage assombrissait l'horizon de ses espérances ; c'était la condition de sa fille aînée. Il ne pouvait s'empêcher de remarquer sur son front la sombre mélancolie de son cœur. Il en connaissait la cause, car, à sa paternelle sollicitation, elle lui avait tout avoué, même les circonstances de sa correspondance clandestine, et jusqu'au contenu de la lettre interceptée par l'assassin. Car le colonel Armstrong et ses filles, ainsi que les autres colons, croyaient encore que Charles Clancy était mort et que Darke était un assassin.

La franche confession de sa fille lui causa du chagrin. Il s'adressait des reproches. C'était son orgueil aristocratique ou plutôt peut-être sa cupidité qui avait mis un obstacle à une fréquentation honorable et ouverte entre elle et son amant. Ainsi pensait ce père affectueux en voyant l'abatement de sa fille et sa santé décliner de jour en jour. Il lui semblait, comme elle l'avait dit à sa sœur, et comme elle le croyait elle-même, qu'elle était destinée à une fin prématurée. En effet, elle paraissait se hâter vers la tombe.

Son père avait cru d'abord que le changement et les nouvelles scènes du Texas pourraient lui faire oublier le passé et ramener la paix dans son cœur, sinon sa gaité d'autrefois. Il espérait aussi qu'un nouvel amour remplacerait l'amour perdu. C'est pour cela qu'il fournissait au jeune médecin Wharton et à plusieurs autres jeunes gens de la colonie toutes les occasions de faire la cour à sa fille.

Tout cela en vain, comme le colonel Armstrong s'en aperçut bientôt. Il en eut été autrement si le coup qui avait blessé son cœur eût frappé celui de Jessie, sa plus jeune fille. Pour elle, le proverbe espagnol, *unclavo saca otroclavo*, aurait peut-être été vrai. Il n'en était pas ainsi d'Hélène. Une seconde passion d'amour ne pouvait plus prospérer ni exister dans son cœur. Le premier y vivait encore, y brûlait encore, quoique son objet ne vécût plus pour l'alimenter et le réchauffer.

Hélas ! Hélène Armstrong était d'une nature trop rare parmi son sexe. C'était une femme d'un seul amour. Celui-là gagné, elle le conservait toute la vie. Si elle le perdait, elle ne pouvait plus, ne voulait plus aimer encore, semblable à la femelle de l'aigle, privée de son fier compagnon ; elle préférait mourir ou passer le reste de sa vie dans la solitude.

Son père, voyant cela, s'attristait quelquefois. Heureusement pour lui, il y avait d'un autre côté bien des choses pour le dédommager et le réjouir. Le bonheur de son autre enfant, Jessie, l'exubérance de sa gaité, les espérances qui formaient comme une auréole autour de sa jeune vie, semblaient illuminer l'avenir de chacun. Puis il y avait l'excitation de l'industrie du moment, les soins de la culture du coton, les conjectures sur le succès de la récolte, et mille autres choses agréables qui empêchaient le colonel Armstrong de s'appesantir trop long-

temps ou trop souvent sur ces tristes réflexions. Rien ne l'attristait ce soir-là pendant qu'il était assis au bout de la table du réfectoire de l'ancienne mission. Il avait devant lui un verre de punch fumant et un bon cigare entre les dents ; il causait avec ses convives, et était aussi gai que le plus gai d'entr'eux.

Ils avaient cessé de parler du serviteur suspect de Louis Dupré ; et en ce moment ils discutaient pour savoir si le roseau sechaim pourrait réussir dans la vallée du San-Saba.

Ils savaient tous qu'il y viendrait très bien, mais la question était de savoir s'il couvrirait les frais de la culture. Les opinions différaient à ce sujet, comme presque toujours. Les uns pensaient qu'il rapporterait beaucoup, les autres, que ce n'était pas la peine de le cultiver. C'était un article massif, difficile à transporter, surtout à la distance où ils étaient d'un port ; au moment où la discussion atteignait son plus haut point, un homme entra dans la chambre, et sans attendre d'être invité à parler, dit quelques mots qui mirent aussitôt fin à la conversation sur le sucre.

Voici ces mots :

« Messieurs, les Indiens sont dans les environs. »

LV

#### Fausse sécurité.

Celui qui avait annoncé cette nouvelle appartenait à la colonie du colonel Armstrong, quoiqu'il ne fût pas d'un rang assez élevé pour être invité à sa table particulière, ou même à prendre un verre de vin après le dîner. Il appartenait à la classe ordinaire, et portait le costume de chasseur.

Il était entré dans la chambre sans se faire annoncer, persuadé que le rapport qu'il allait faire le dispenserait de cette formalité.

En effet, dès qu'il eût prononcé le mot « Indiens » tous ceux qui étaient assis autour de la table se levèrent et attendirent avec impatience ce qu'il allait leur communiquer.

Le colonel Armstrong parla seul ; le vieux militaire faisant preuve de la présence d'esprit qui convenait dans un moment d'alarme.

— Les Indiens dans les environs ? quel motif avez-vous de penser qu'ils sont dans les environs, Hawkin ?

Hawkin était le nom de l'homme qui portait une jaquette de chasse en peau de daim, et qui s'était présenté si brusquement.

— La meilleure des raisons, colonel. Je les ai vus de mes propres yeux.

— Vous les avez vus ? où ?

— Nous sommes partis ce matin, de bonne heure, Cris Tucker et moi, avec l'intention de faire une bonne chasse. Nous suivions la vallée de la rivière, jusqu'à ce que nous fussions arrivés au gué. Là, nous le traversâmes, parce que nous avons remarqué beaucoup de daims de l'autre côté le jour de notre arrivée. Nous les retrouvâmes et tuâmes trois daines et un daim. En les suivant, nous arrivâmes tout près des hauteurs, où nous avons trouvé un sentier facile, une espèce de percée qui les traversait, et par lequel nous pouvions monter à la plaine supérieure. Cris pensait que nous trouverions là des buffles ; ainsi, nous suspendîmes notre gibier à des arbres et nous continuâmes à monter.



